

Bientôt en librairie

Tout savoir de Steve Reich à travers ses conversations

Le maître de la musique répétitive s'est entretenu par écrans interposés avec des artistes proches. Publiés, ces échanges dressent le portrait d'une figure marquante.

Rocco Zacheo

Les mois de confinement imposés par la pandémie n'ont pas laissé dans nos esprits des traces heureuses, c'est un fait. Sur le front musical, par-delà les concerts quelque peu biscornus livrés par écrans interposés, il faudra retenir cependant quelques faits majeurs tout à fait réjouissants.

À paraître le 6 janvier, le livre du compositeur américain Steve Reich, 86 ans, en fait partie, lui qui porte de bout en bout les marques des relations à distance, des appels par vidéo, des discussions menées depuis chez lui. «Conversations» (Éd. Allia), c'est cela précisément: un recueil touffu - parfois drôle, souvent éclairant - d'échanges que le maître de la musique dite répétitive a eus avec des artistes proches au plus fort de la tempête Covid-19.

New York en ébullition

En traversant ces pages, on est tout d'abord captivé par la variété du casting, par les horizons artistiques éloignés des figures convoquées par le compositeur. Ainsi, des chefs d'orchestre tels que Michael Tilson Thomas ou David Robertson côtoient le membre multi-instrumentiste de Radiohead Jonny Greenwood ou la danseuse et chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker; le directeur des labels ECM et Nonesuch, Robert Hurwitz, grand divulgateur de l'œuvre de Reich, jouxte le célèbre producteur Brian Eno. S'ajoutent encore des musiciens complices de l'Américain et un plasticien et une artiste vidéo aussi: Richard Serra et Beryl Korot, épouse du compositeur.

Ce beau monde, à travers ses propos et ses anecdotes, restitue touche après touche les traits d'une époque bouillonnante. Celle qui, à partir des années 60 et durant une vingtaine d'années, a vu surgir aux États-Unis de nouveaux langages, une nouvelle manière d'écrire et de «consommer» la musique. Un état d'ébullition que résume ainsi Richard Serra: «À dif-



Steve Reich a fait des études de philosophie puis de composition, notamment à la Juilliard School de New York. KEYSTONE

férents moments et dans différents lieux apparaissent des formes d'art qui transforment le domaine du possible. New York a été l'un de ces creusets à la fin des années 60. Il y existait un besoin impérieux d'inventer, de donner naissance à des formes neuves.»

«Conversations» documente ce contexte avec un dispositif qui se renouvelle à travers les échanges. Après avoir évoqué les circonstances de la première rencontre entre l'artiste invité et la musique de Reich, le dialogue file vers les particularités de telle ou telle autre pièce; il en décortique les structures sur un registre qui passe avec aisance de la légèreté anecdote-

à la considération savante. On saisit dès lors l'importance des secousses qui ont suivi la publication de certaines œuvres.

L'exemple s'impose d'entrée, avec «It's Gonna Rain». Reich y invente un nouveau monde en s'emparant en 1965 d'une petite phrase prononcée par un pasteur de San Francisco. Il la façonne alors avec ses machines analogiques. Il remodèle sa forme sur bande magnétique, par microvariations rythmiques, par invisibles modifications de la scansion parlée. Le résultat est troublant: martelée de manière percussive, la phrase finit par se disloquer, par dérailler et implorer, laissant l'auditeur

quelque peu sonné, dans une expérience sensorielle déroutante. «La première fois que j'ai écouté «It's Gonna Rain», je n'ai rien eu envie d'écouter d'autre pendant longtemps», dira Brian Eno à son auteur.

Plus loin, dans l'échange avec Richard Serra, Steve Reich évoque en quelques mots l'invention du déphasage, ce procédé qui lui a permis de générer des mille-feuilles sonores d'une complexité ahurissante, en partant d'un unique thème musical répété avec insistance. «Pour simplifier, imaginons que toi et moi, on joue à l'unisson: toi, tu suis un tempo fixe, et moi je vais aller un tout pe-

tit peu plus vite que toi, jusqu'à ce que je me retrouve à avoir une double croche d'avance sur toi. C'est ça, le processus du déphasage.» Et, au final, dans cette course-poursuite, dans ce canon réinventé, les deux bouts se rattrapent et reviennent à l'unisson. «Clapping Music» ou «Drumming» comptent parmi les manifestes les plus parlants du procédé.

Influences du XII^e siècle

Ailleurs encore, au détour d'un échange, on reconstitue les sphères d'influence, les noms qui se sont révélés déterminants dans le chemin de l'artiste new-yorkais. À Anne Teresa De Keersmaeker, il

avoue ceci: «Je n'aurais peut-être pas eu l'idée de devenir compositeur si je n'avais pas entendu «Le Sacre du Printemps». Beaucoup plus étonnant, Reich place au centre de sa cosmogonie personnelle Pérotin, compositeur français du XII^e siècle, maître pionnier de la polyphonie. Ainsi, sa pièce «Proverb» (1996) est, de l'aveu fait au musicien et compositeur Michael Gordon, «un hommage conscient à Pérotin, mais «Four Organs» repose complètement sur l'idée d'allongement. Un accord court et étiré à l'extrême. En somme, ce que fait Pérotin, tout particulièrement dans ces «Organa» à quatre voix.»

«La première fois que j'ai écouté «It's Gonna Rain», je n'ai rien eu envie d'écouter d'autre pendant longtemps.»

Brian Eno Musicien

Des œuvres emblématiques sont entrées depuis dans le répertoire des ensembles du monde entier: «Music for Eighteen Musicians» ou «Different Trains», par exemple, gardent aujourd'hui encore toute leur fraîcheur. Elles disent combien Steve Reich a compté au XX^e siècle et dans notre siècle. Anne Teresa De Keersmaeker le résume d'une phrase définitive: «La musique authentiquement américaine a commencé avec Ives et a pris forme avec Cage... Mais on pouvait encore entendre des échos de la musique européenne dans leurs œuvres. Avec toi, tout cela est fini, complètement: il n'y a pas de traces de Vienne dans ta musique.»

«Conversations» Steve Reich, trad. de l'anglais par Olivier Borre et Dario Rudy, Éditions Allia, 384 p. Sortie le 6 janv.

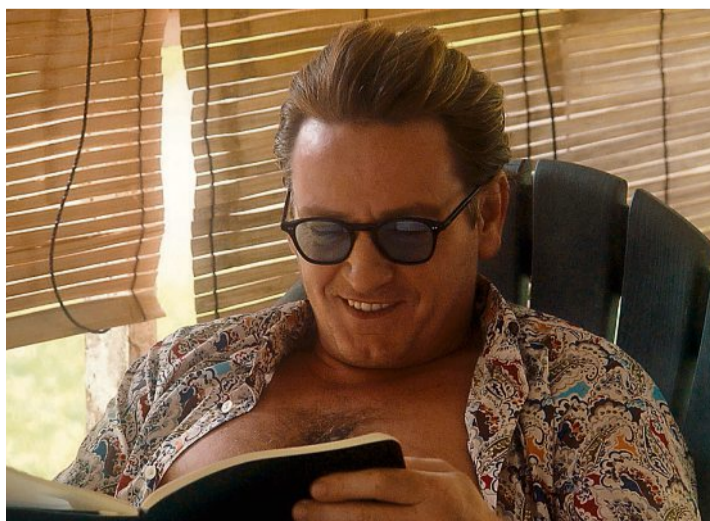
«Pacifiction», choc à Cannes et métrage de la consécration pour Albert Serra

Grand film

L'œuvre, indéfinissable, a comblé le festival au printemps dernier. Des séquences à couper le souffle.

Une île. Tahiti, en Polynésie française. Et puis un homme, représentant de l'État français.

Il s'appelle De Roller, il a l'air de traverser le monde comme s'il marchait à 2 mètres au-dessus du sol. Il passe d'une réception officielle à l'ambiance plus interlope d'une boîte de nuit. Il sonde les gens, prend le pouls d'une société sur laquelle il paraît régner. Soit un monde en déliquescence, en apesanteur, un monde comme coupé du monde, où cohabitent habitants en colère et notables plus ou moins louches. Dans cette



Benoît Magimel joue ici l'un de ses meilleurs rôles. DR

ambiance délétère, diaphane, de sourdes rumeurs se propagent. Celles d'essais nucléaires qui au-

raient repris dans la région. On aurait aperçu un sous-marin nucléaire. Il se passe ou va se passer

quelque chose, c'est certain. Mais quoi?

Insaisissable cinéaste

C'est à travers cette opacité que le film avance. En eau trouble, quelque part dans une zone intermédiaire entre le conscient et le fantasmé. «Pacifiction - Tourment sur les îles» ne se définit pas plus qu'il ne se raconte. De l'ordre du ressenti, les 2 h 45 du film se déroulent comme un drôle de rêve. Avec une logique qui constamment nous échappe sans que cela gêne véritablement. D'Albert Serra, insaisissable cinéaste dont on suit le travail au moins depuis 2013, année où il avait reçu un Léopard d'or à Locarno pour «Histoire de ma mort», récit déglissé où se croisent Casanova et Dracula, on ne sait jamais à quoi s'attendre. En 2016, il braquait en

permanence sa caméra sur Jean-Pierre Léaud, agonisant de la gangrène dans son lit, dans «La mort de Louis XIV», proposition aussi radicale que fascinante qu'on peut presque voir comme un documentaire sur l'acteur. Et comparer Léaud à Benoît Magimel dans «Pacifiction» n'est pas si absurde. Il y a dans les deux films cette volonté d'observer un acteur au travail, en l'occurrence sans trop lui donner d'indications, sinon dans l'oreillette pour ce qui est de Magimel, ici dans l'un de ses meilleurs rôles, emporté par un récit vaseux et en quête de sens.

En 2019, Albert Serra avait encore poussé son curseur un peu plus loin avec «Liberté», sorte de partouze nocturne à ciel ouvert entre libertins expulsés de la cour de Louis XVI, film qui avait un

rien choqué au Festival de Cannes, où il avait été sélectionné à «Un certain regard». Sans doute moins subversif, mais tout aussi radical, «Pacifiction» a permis cette fois au cinéaste catalan de franchir les portes de la compétition cannoise. La consécration. Le triomphe. Une presse à l'unanimité dithyrambique. Et des plans à couper le souffle au cœur des vagues tahitiennes, images arrachées au temps, surréalistes dans leur beauté.

Sorti en France il y a quelques semaines, le film est enfin à l'affiche depuis quelques jours en Suisse romande. Ce geste cinématographique est à ne pas manquer. **Pascal Gavillet**

«Pacifiction» Drame (Espagne, France, 165') Cote: ★★★★★ Cinémas du Grütli